

Lost in Translation, de Sofia Coppola

Etrange film sans queue ni tête qui fait penser aux romans impressionnistes de Virginia Woolf. Un film « de femme » - sans que cette expression ait quoi que ce soit de négatif, de méprisant ou de machiste. *Lost in Translation*, c'est un bout de temps et d'espace, quelque chose d'intime sans passage à confesse, sans explication – sans même que l'on ressente le besoin d'une clef de lecture...



La trame est presque inexistante : un acteur célèbre venu à Tokyo faire une pub pour un Whisky rencontre dans un hôtel une jeune fille qui accompagne son mari photographe. Ils ont tous deux le mal du pays, font connaissance, visitent un peu la ville, puis l'acteur repart, fin de l'histoire. Pas de romance au saké, moins encore de fausse promesse de retrouvaille ou d'échanges d'adresses : c'est le contexte qui prime ici, l'éphémère qui ne se transforme pas en éphémérides, comme la plupart des événements de la vie qui se déroulent à distance des

habitudes. Cela n'enlève en rien la force ou la signification de l'évènement (ici, une rencontre) ; au contraire, il est, pour les personnages, exactement comme un incise dans une phrase de Proust, peut-être superfétatoire, mais en rien négligeable. Disons que tout ce qui se passe d'intéressant dans ce film est précisément ce que l'on ne met pas dans un résumé : des détails qui ne modifient en rien la trame. Seulement voilà, ce qu'ils touchent, ces détails, sont les personnages qui, ensemble, affrontent l'étrangeté de la capitale japonaise. Car nul doute que la jeune fille et la vedette sortiront enrichis, émus de leur rencontre. Contrairement au spectateur, ils n'en attendent rien d'autre. Tout ce provisoire, cet inconséquent est bien entendu terriblement postmoderne : si tout n'est que détails et qu'impressions ; si tout est fluide, comme dirait Bauman, alors il n'y a pas de conclusion et, cela va de soi, pas de morale.

Lost in translation, c'est aussi cette ville qui désoriente les personnages par ses bruits, ses lumières et sa démesure : c'est la barbarie, au sens propre, de Tokyo. Une ville qui ne dit rien, en tout cas rien de compréhensible ; qui n'est, *vraiment*, que matière, que support physique à on ne sait trop quoi, d'ailleurs... Derechef, les relations humaines, qui y semblent si nécessairement fortuites, y prennent une dimension supplémentaire : puisque l'espace est sans lieux, la plus petite action, la plus infime trace d'existence humaine devient plus assourdissante que la ville elle-même. Au point que, dans les lupanars électroniques, même les adolescents japonais, ceux avec leur peau de frigolite, qui dansent devant les écrans comme les rats de Skinner se tordaient sous les décharges électriques, suscitent une sorte de... de tendresse... Plus l'homme est déshumanisé, plus ses signes d'humanité nous sont chers. Tout est relatif.

Postmoderne, vous dis-je.

Frédéric DUFOING